

MONT-PERDU

Du même auteur

Romanciers du xx^e siècle
en collaboration avec Pierre Lepape
Marabout, 1990

Romanciers du xix^e siècle
en collaboration avec Pierre Lepape
Marabout, 1991

En sortant de l'école
Julliard, 1992
et Seuil, coll. « Points » n° P594

Histoires d'une femme sans histoire
Julliard, 1993
et Seuil, coll. « Points » n° P673

Nativités
Seuil, 1995
et « Points » n° P211

Un cercle de famille
Seuil, 1996
et « Points » n° P447

Sorcières ordinaires
Calmann-Lévy, 1998
et coll. « Folio », n° 3198

L'Été du secret
Seuil/Jeunesse, 1999

Le Merle bleu
Seuil, 1999
et « Points » n° P786

Les Vitrites Hermès :
Contes nomades de Leila Menchari
Imprimerie nationale, 1999

Le Fil de soie
Seuil, 2001
et « Points » n° P1022

Les Garçons d'en face
Seuil, 2003
et « Points » n° P1218

Colette Deblé-Michèle Gazier : Rencontre
Atelier des brisants, 2003

MICHÈLE GAZIER

MONT-PERDU

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-082376-4

© Éditions du Seuil, août 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Pour Pierre, toujours.
Pour Sophie, née entre deux langues.
Pour Pauline qui trouvera dans ces pages
quelques traces de ses aïeux.*

Ne cherchez pas, c'est de moi. Du roman.

DENIS ROCHE, *Louve basse*

Hélas et Adieu sont frères.

Qu'est-ce qui revient de ce qui passe ?

Rien.

Tout arrive. Tout arrive.

Mais tout ce qui arrive arrive perdu.

PASCAL QUIGNARD, *Les Paradisiaques*

Ouverture

Sa famille venait d'Espagne, de cette région des Pyrénées proche de la frontière française qu'on nomme le Mont-Perdu. Selon les archives locales, sa généalogie remontait jusqu'au treizième siècle, lorsqu'un lointain aïeul venu de Barcelone reçut du comte de ladite cité, pour bravoure au combat, le titre de baron et un fief – quelques arpents de terre aride – au pied du Mont-Perdu. Cet homme dont elle ne savait rien, un rustre sans doute qui avait écumé la Méditerranée sous les ordres de Roger de Flor pour y faire triompher les couleurs catalanes, avait construit là une demeure confortable, du moins se l'imaginait-elle ainsi, où, de génération en génération, des gens portant son nom avaient vécu et étaient morts. Jusqu'à ce jour lointain où l'un d'eux avait préféré le doux air des rivages méditerranéens à la violence des orages estivaux et à la froidure hivernale de ce pays aragonais. Un à un, ses enfants l'avaient suivi, abandonnant la demeure à des domestiques, oubliant de payer les impôts, oubliant même jusqu'à l'existence d'un tel lieu que, depuis deux générations, plus aucun héritier légitime ne s'était risqué à visiter. Et voilà que, presque par inadvertance, au détour

d'une phrase, son père avait glissé dans la conversation une allusion à une lettre du maire de la ville de M. le conviant à venir inaugurer une maison de la culture, laquelle n'était autre que la demeure de ses aïeux, abandonnée depuis près de cent ans.

Personne n'a jamais su comment les autorités de M. avaient trouvé la trace de son père, cet homme discret qui n'entretenait plus avec l'Espagne que des relations lointaines, quasi inexistantes.

Elle l'interrogea de ce ton abrupt – son air d'institutrice, disait-on dans sa famille – qu'elle employait volontiers avec les siens, plus par peur d'être prise dans le flux d'émotions difficiles à maîtriser que par réelle froideur. Qu'avait-il fait de la lettre ? Avait-il répondu ? Pourquoi ne lui en avait-il pas parlé avant ? Puis, pourquoi avait-il refusé d'y aller ? Et enfin, pourquoi ne pas lui avoir confié cette mission à elle ?

Le père haussa les épaules. Il n'avait rien à faire là-bas. Il n'y était jamais allé. Il se réjouissait d'apprendre qu'une maison de la culture était installée dans ce lieu que les siens avaient fui. Le grand-père, dernier occupant du domaine, disait volontiers, accompagnant sa phrase d'un soupir, que ç'aurait pu être le paradis, cette demeure là-bas dans la lumière noire de ces cieux bleu marine. Mais il ne précisait jamais pourquoi cela ne l'avait pas été pour lui. Il n'était pas homme à être interrogé et encore moins à répondre à des questions concernant sa jeunesse ou sa vie privée. Il en avait déjà dit beaucoup avec ces quelques mots. Trop.

Il lui fallut insister pour que son père aille chercher la lettre enfouie sous quelques mois de paperasse non rangée. Il l'exhuma et la lui tendit.

Elle était brève, chaleureuse. Avait-il répondu par une de ces missives rédigées à la hâte dans ce style télégraphique dont il la bombardait du temps de sa vie étudiante : « T'attendons le week-end prochain. Sans faute. » Elle était sommée alors de faire le voyage de sa ville universitaire jusqu'à celle de ses parents. Pour la circonstance, elle avait imaginé quelque chose du genre : « Impossible venir. Stop. Félicitations pour votre choix. Stop. Pensées. »

Elle fut surprise d'apprendre que son père avait téléphoné, discuté avec le maire, un homme charmant qui comprenait bien qu'un monsieur de son âge, à demi aveugle, eût des difficultés à se déplacer. Elle n'osa pas lui demander pourquoi il avait tu son existence. « Tu sais, il veut surtout voir la tête du dernier héritier de la dynastie, et moi, ma tête, je préfère la garder au chaud. » Comment lui dire que le dernier héritier, ce n'était pas lui, ce n'était pas même elle puisqu'il avait aussi un neveu. Sans doute son père pensait-il qu'après lui sa descendance n'aurait aucun lien avec l'histoire de sa famille espagnole. Il disait volontiers avoir tiré un trait sur ce passé qui n'était pas le sien et dont il voulait éviter qu'il ne pèse sur sa fille.

L'aïeul avait mis une frontière entre lui et ses origines. Il était venu en France, à la suite de son propre père. Il y avait épousé une femme, comme lui partie d'Espagne, de Catalogne exactement. Ils s'étaient séparés. Elle était retournée au pays. Lui non. Il avait choisi la France, il y avait vécu jusqu'à sa mort, quarante ans plus tard. À son fils, il parlait l'espagnol ou le patois occitan. Rarement et mal le français. L'occitan était sa langue de transition. En réalité, c'était plus que cela. Il ne serait jamais français de France, mais il était chez lui en Languedoc.

Le fils, lui, était allé à l'école française. Il répondait à son père en castillan, à sa mère en catalan. Il rêvait en français. L'Espagne, il l'avait connue plus tard, à l'adolescence, durant la guerre. Mais ceci était une autre histoire, qui ne remettait pas en cause sa francité. Aux côtés des républicains, il n'était ni français ni espagnol, seulement un homme libre se battant pour la liberté. Puis il était revenu en France. Chez lui. Avec l'Espagne, il avait gardé un lien tant que sa mère vivait encore. Il allait parfois la voir. Quelques jours, une semaine, parfois, jamais plus. À la mort de sa mère, il avait cessé de passer la frontière. De l'autre côté des Pyrénées, il n'avait plus aucun lien. En avait-il seulement jamais eu ?

Après lui, personne n'avait rien à faire là-bas, à part du tourisme. Et encore. Faire du tourisme chez Franco le mettait en colère. Après la mort de Franco, c'était presque pire, l'ennemi n'était plus là pour se rappeler à lui, pour aiguïser sa passion et sa haine. L'Espagne qui avait regardé mourir son vieux dictateur, qui n'avait jamais soldé ses quarante ans de silence, lui était devenue indifférente. L'Espagne ou ailleurs... Il était français, voilà tout. Sa fille aussi. Il lui avait donné un prénom français, Alice.

Du temps où elle se croyait espagnole, où elle avait décidé de l'être, elle se faisait appeler Alicia. Elle prétendait que son père l'avait nommée Alice pour lui faire croire que la France était le pays des merveilles. C'était, affirmait-elle, une sorte d'image subliminale de la France que ses parents avaient voulu lui imposer – elle disait *inoculer* – à travers le choix de ce prénom. Elle n'avait jamais songé à s'en débarrasser, à le changer. Elle n'avait pas pensé non plus qu'*Alicia y el país de las maravillas* était

MONT-PERDU

une traduction littérale du titre français, lui-même traduit de l'anglais. Et qu'il y avait peut-être des Alicia ibériques à qui l'on avait fait croire que l'Espagne, celle de Franco par exemple, était aussi « *el país de las maravillas* ». Mais ceci, encore, est une autre histoire.

Plus tard, elle prétendrait que tout avait commencé avec cette lettre. Mais sait-on jamais où naissent les commencements ? Après, on se raconte une histoire, on lui trouve une date et un lieu de naissance, une logique, un déroulement, une fin, des conséquences. Une lettre ! Comment une simple lettre qui ne lui était pas adressée, qu'elle avait lue par-dessus l'épaule de son père, oui, comment une lettre aurait-elle pu mettre un terme à tant d'années d'illusions ?

PREMIÈRE PARTIE

Prélude

Chapitre 1

Les rencontres ont toujours quelque chose de mystérieux. Celle d'Alice a marqué mon existence, l'a infléchie. C'était le début des années soixante-dix, je venais d'être admis à l'agrégation de lettres classiques et, avant d'être pris dans l'étau de la rentrée scolaire et du stage pédagogique qui scellait mon passage à la vie active – j'allais être prof, stagiaire, mais prof –, j'avais envie d'aller prendre l'air.

Nous étions en juillet, les oraux avaient été épuisants, et je ne supportais pas l'idée de rester un jour de plus dans Paris que la plupart de mes amis avaient déserté. Pas question d'aller les rejoindre. Besoin de solitude et d'inattendu. Pour la première fois, je suis parti sans savoir où j'allais échouer. J'ai jeté deux jeans et quelques tee-shirts dans un sac à dos, et j'ai filé à la gare d'Austerlitz qui, depuis mon enfance, a toujours été la porte de mes vacances. Mais là, pas question de débarquer à Toulouse et de rejoindre le Lot – j'y ai passé presque tous mes étés et je risquais de tomber sur des têtes connues. Je voulais être seul. Je me sentais délié du poids de ces concours qui m'avaient cloué une longue année à ma table de souf-

france, et je savais qu'il me faudrait désormais exorciser cette autre angoisse que réveillait la perspective si proche de la vie professionnelle. Dans quelques semaines, j'aurais quitté l'adolescence, certes prolongée, de la condition étudiante pour rejoindre la cohorte des travailleurs. Rien de tragique à cela, mais cette inquiétude que je sentais naître, comme un friselis, au creux de la poitrine – les élèves, les classes, la sonnerie, le proviseur, autant de choses et de gens que j'avais exécrés du temps des années lycéennes et qu'il me faudrait affronter –, me titillait désormais ; j'allais passer de l'autre côté de la barrière, m'avait-on dit, mais peut-on prétendre qu'il y a une barrière, que tout le monde n'est pas dans le même sac : les jeunes, les vieux, les profs, les élèves... ?

Partir donc. N'importe où. Juste pour goûter la saveur âcre de la liberté. Arrivé gare d'Austerlitz, je me suis précipité vers les panneaux d'affichage. Des destinations françaises : Orléans, Brive, Toulouse... Et une seule digne de mes aspirations à l'ailleurs : Barcelone. Paris-Barcelone par le Talgo, départ dans trente-cinq minutes. Quai trois. J'ai foncé au guichet international et j'ai acheté un billet aller. Pour le retour, je verrais. L'employée m'a fait remarquer que l'aller-retour était plus avantageux. Je lui ai souri. À chacun ses avantages. Je n'avais même pas demandé le prix. Peut-être pensais-je alors que la liberté n'a pas de prix.

Les wagons de seconde classe étaient inconfortables et étouffants. Un parfum douceâtre et citronné d'eau de toilette, dont je comprendrais plus tard qu'il est l'odeur même de l'Espagne, régnait dans les couloirs. Le trajet

allait être fatigant. Je me suis installé dans une encoignure et me suis endormi presque aussitôt. Je n'ai aucun souvenir de cette interminable descente vers Barcelone. La seule image que j'en garde est celle des banlieues de la ville si proches de la ligne de chemin de fer, et du linge aux balcons de HLM crasseuses.

Barcelone transpirait une buée jaunâtre, mélange d'air marin et de pollution. J'ai quitté la gare sans savoir quelle direction prendre. Mes vêtements pourtant légers me collaient à la peau. J'ai marché jusqu'au port où des vendeurs ambulants proposaient des tranches de pastèque arrosées d'eau fraîche et des quartiers de noix de coco d'un blanc nacré. Quelques mouettes survolaient les bateaux de promenade qui partaient tous les quarts d'heure faire visiter le port à une foule bruyante et joyeuse. J'ai appris par la suite que ces brise-lames *golondrinas*, au joli nom d'hirondelles, étaient une des attractions populaires de la ville.

De Barcelone, je ne connaissais presque rien. J'avais entendu parler des Ramblas, cette longue promenade qui de la place de Catalogne descend vers la mer, et du quartier chinois, le *barrio chino*, célèbre pour ses bouges et cette alternance étrange d'hôtels borgnes et de pharmacies minuscules. Au point qu'on ne savait plus si c'était à la pharmacie vantant ses condoms en lettres dorées ou à l'hôtel qui n'osait même pas se nommer que les tapineuses des rues, maquillées et loquaces, emmenaient leurs clients.

J'ai remonté la Rambla de las Flores, bruisante du chant d'oiseaux menus et multicolores, semblables à des fleurs mouvantes enfermées dans des cages dorées. Sous les arbres de la Rambla, on sentait un peu de fraîcheur. Un instant, j'ai eu le sentiment d'être arrivé chez moi, un

chez-moi inconnu où j'aurais vécu dans une autre vie. L'enseigne écarlate clignotante et énorme d'un hôtel, dans une rue adjacente : *Hotel España*, m'a attiré. Mon sac à dos commençait à peser et j'avais envie de trouver un lieu où le poser. Je savais que j'étais arrivé au bout de mon voyage. La réception n'était pas du genre pointilleux. J'ai rempli une fiche et on m'a donné la clef d'une petite chambre qui, malgré tout, contenait deux lits. La douche était au fond du couloir avec les WC. Je pouvais garder la clef. Pas de problème, la nuit, c'était toujours ouvert. On ne m'a pas demandé combien de temps je comptais rester et je n'ai même pas songé à le dire. Je l'ignorais.

En quelle langue s'est déroulé ce premier échange ? Je l'ai oublié. Mon espagnol n'était pas fantastique et je n'avais pas la moindre notion de catalan. Mais je ne garde le souvenir d'aucune difficulté à communiquer.

J'ai juste pris le temps de passer sous la douche – un filet d'eau froide –, de changer de tee-shirt, et je suis sorti dans la ville.

J'ai erré un long moment sur les Ramblas. Les kiosques de presse bourrés de livres m'attiraient comme un jardin fleuri attire un bourdon. J'ai acheté un guide de Barcelone et un journal des spectacles. Des marins américains en goguette, passablement ivres, arpentaient les allées en apostrophant les filles. J'ai bifurqué sur la droite pour rejoindre le quartier gothique que mon guide recommandait aux amateurs de vieilles pierres et de bistrots discrets. L'un d'eux, sur une place à l'ombre, me tendait ses fauteuils en osier. J'y ai bu ma première bière du séjour.

J'ai dû manger une assiette composée dans une des cafétérias du coin. J'ai passé mon temps à manger des *platos*

MONT-PERDU

combinados – calamars à la romaine, croquettes, filet de porc pané, une rondelle de citron, deux feuilles de salade, une demi-tomate – et à boire des bières fraîches. Mon manque de variété en matière alimentaire a toujours amusé mes amis. Ce à quoi je répondais : « Je suis l'homme d'une seule femme et d'un seul plat. » La vie m'a appris à varier mes plaisirs. J'ai mangé bien des mets et j'ai dû me résoudre à ne pas m'accrocher à une seule femme, celle-là même que j'allais rencontrer le lendemain de mon arrivée à Barcelone.

Chapitre 2

Non, jamais elle ne s'était endormie au cinéma jusqu'à cet après-midi. La première frayeur passée, elle lui avait demandé pardon, enfin elle s'était excusée. Elle avait honte, une honte terrible qui faisait briller ses yeux à défaut de rosir ses joues trop brunes de plagiste accomplie. Elle ne comprenait pas. C'était bien la première fois qu'une telle chose lui arrivait. Il faut dire que ces rangées en amphithéâtre et ces sièges sans dossier avaient facilité la chose. Sans doute était-elle trop fatiguée. Une nuit dans le train. Il avait failli lui demander lequel, mais il s'était tu. Peut-être avaient-ils voyagé dans le même. À un jour d'intervalle. Elle se frottait vigoureusement le cou, endolori à cause de cette position absurde. Le « absurde » était un mot à elle. Lui, il avait trouvé cela charmant. S'endormir ainsi, dès les premières images de ce film qu'il avait voulu voir à Paris, qu'il avait raté à cause du concours, mais qu'il avait à peine regardé tant il était surpris, ému, troublé par cette fille – une jolie brune, il l'avait repérée avant le lever de rideau – qui s'était écroulée de sommeil et avait dormi pendant toute la projection, la tête et le haut des épaules posés sur les genoux de son voisin de derrière. Autrement